

Livres en format poche

Numéro 119, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37154ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2005). Compte rendu de [Livres en format poche]. *Lettres québécoises*, (119), 62–63.

DIANE-MONIQUE DAVIAU.

La vie passe comme une étoile filante : faites un vœu.

Québec, L'instant même, 2005, 184 p., 14,95 \$.



Paru d'abord en 1993, *La vie passe comme une étoile filante : faites un vœu* démontrait, hors de tout doute, que Diane-Monique Daviau était porteuse d'une écriture fabuleuse et d'une voix hors du commun. Rééditer ce titre en 2005 ne peut que rappeler l'immense talent de l'auteure qui, année après année, a su conquérir un lectorat critique tant par le choix de ses sujets que par son style exceptionnel.

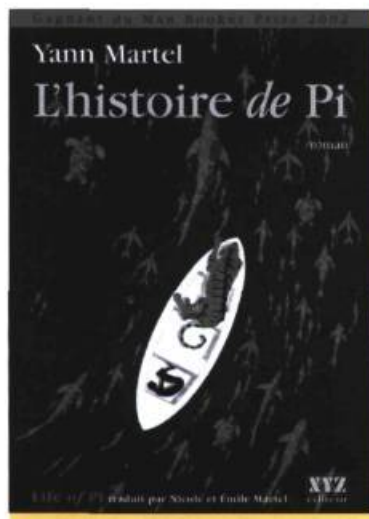
Renouer avec ce recueil de nouvelles, c'est retrouver l'univers de Diane-Monique Daviau, un monde de relations intenses, de sentiments exacerbés et de filiations sinueuses. C'est également reconnaître, avec plaisir, l'évocation d'une plume observatrice, d'un regard fin sur nos contemporains.

Cette réédition offre, en outre, le début d'une belle aventure, celle d'*Une femme s'en va*, roman paru en 2004 et inspiré d'une nouvelle du présent recueil, « Une femme ».

YANN MARTEL.

L'histoire de Pi.

Montréal, XYZ éditeur, 2005, 360 p., 16 \$.



Publié dans quarante pays, vendu à plus d'un million d'exemplaires, *L'histoire de Pi* est en passe de devenir le plus gros succès international qu'ait jamais connu un écrivain québécois. Ce récit raconte l'in vraisemblable lutte de Pi pour sa survie. Il affirme que, si on a la foi, on peut passer à travers toutes les épreuves.

Vivant dans le jardin botanique de Pondichéry en Inde, où son père s'occupait du zoo, Pi Patel aurait eu une vie plutôt heureuse si ses parents n'avaient pas décidé un jour de quitter l'Inde pour venir s'installer à Toronto, emportant avec eux quelques animaux.

L'histoire de Pi, c'est celle d'un naufrage. C'est celle surtout de la nécessité de vivre dans la promiscuité d'un énorme tigre du Bengale capable de ne faire qu'une bouchée de Pi. Grâce à son courage, à sa connaissance du comportement animal, Pi réussira en solitaire à maîtriser l'animal pendant 227 jours.

Au cours de cette longue dérive, on apprend qu'entre nature et culture il n'y a pas de démarcation nette, qu'on peut « dialoguer » avec les animaux, que l'ingéniosité

et le courage sont la voie du salut tout autant que la religion, puisque Pi a puisé sa sagesse et son savoir dans les religions musulmane, chrétienne et hindoue, qu'il a toujours pratiquées avec ferveur.

L'histoire de Pi, c'est un hymne à la vie, c'est une saisissante fable, une incroyable épopée, c'est un beau et grand livre écrit avec amour, humour et une émouvante naïveté.

YVON RIVARD.

Le milieu du jour.

Montréal, Boréal compact, 2005, 336 p., 15,95 \$.



Un homme, deux femmes. Lui, le narrateur écrivain embourbé dans le désordre de sa vie et les incertitudes de son cœur ; elles, Françoise et Clara, à la fois transparentes et impénétrables, objets l'une et l'autre d'un amour qui trébuche constamment, se relève, et sans cesse exalte et détruit.

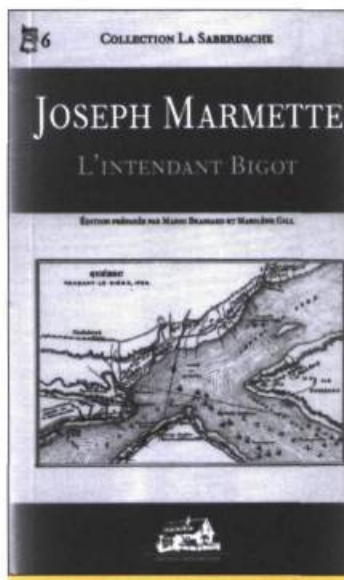
Chronique d'un homme qui se cherche tantôt au plus haut, tantôt au plus bas de lui-même, *Le milieu du jour* suit pas à pas, de Montréal à Miami, du Maine à Turin, dans le quotidien des gestes et des émotions, cette quête, cette passion qui est en même temps une découverte et une perte infinie.

Paru pour la première fois en 1995, ce roman d'Yvon Rivard a reçu le Grand Prix du livre de Montréal.

JOSEPH MARMETTE.

L'intendant Bigot.

Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, coll. « La Saberdache », 2005, 472 p., 18,95 \$.



Joseph Marmette (1844-1895) ne fut pas sans raison le romancier le plus prisé de son temps. Ses romans historiques, méticuleusement documentés et forts en intrigues amoureuses et en rebondissements de toutes sortes, eurent tôt fait de susciter l'adhésion d'un vaste auditoire.

L'intendant Bigot, plus que n'importe quel autre de ses ouvrages, révèle un écrivain sûr de son métier. Non content de stigmatiser avec fougue Bigot et ses complices, Marmette se permet même le luxe d'écrire le roman de la Conquête.

Pour qui s'intéresse aux commencements de notre pays, le roman de Joseph Marmette est d'une lecture aussi divertissante que d'un grand intérêt historique.

ANDRÉE FERRETTI.

Renaissance en Paganie
suivi de *La vie partisane*,

Montréal, Typo, 2005, 224 p., 12,95 \$.



Renaissance en Paganie, La vie partisane: deux œuvres originales, deux manières fort distinctes d'exprimer le goût de la liberté. Deux titres publiés respectivement en 1987 et 1990.

Renaissance en Paganie compare et réunit les deux destins tragiques apparemment sans lien d'Hypatie d'Alexandrie, philosophe et mathématicienne du V^e siècle, et d'Hubert Aquin, écrivain du XX^e siècle. Leur semblable rébellion contre toutes les formes de sujétion a inspiré à Andrée Ferretti un récit brillant d'un style dense et emporté.

La vie partisane est une œuvre forte, habitée par la mémoire, où s'affirme une écriture passionnée qui conjugue rigueur, émotion et sensualité. Un même parti pris pour la vie et

tout ce qui la perpétue traverse les neuf récits dont les personnages sont des femmes appartenant à différentes époques et cultures et vivant en parfaite connivence avec leur temps.

CHRISTIANE FRENETTE.

Celle qui marche sur du verre,

Montréal, Boréal compact, 2005, 152 p., 12,95\$.



Une femme, une écrivaine, en séjour au bord du fleuve, entre le clocher du village, qui sonne l'angélus à contretemps, et sa table de travail. Elle arpente la plage pour cueillir des tessons de verre multicolores que la marée a rendus aussi doux que des galets. Elle en a toute une collection. Il y en a des bruns, des verts, des blancs, et plus rarement des bleus, le bleu « Noxzema », les plus précieux. Chaque fois qu'elle en découvre un, son cœur bat plus fort. Chacun est unique, un petit miracle, le fruit d'un long et patient travail des éléments, du hasard, du destin peut-être.

Ce recueil de nouvelles de Christiane Frenette a valu à son auteure le prix

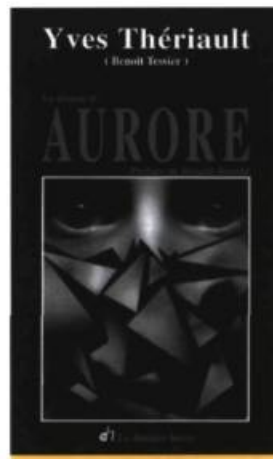
Adrienne-Choquette 2003.

YVES THÉRIAULT (BENOÎT TESSIER).

Le drame d'Aurore
(préface de Renald Bérubé),

Montréal, Le dernier havre, 2005, 248 p., 11,95 \$.

Lorsque, en 1952, il écrit *Le drame d'Aurore* sous le pseudonyme de Benoît Tessier, l'auteur déjà reconnu des *Contes pour un homme seul* et de *La fille laide* est bien décidé à vivre de sa plume. Yves Thériault pratique donc l'écriture radiophonique qui lui assure son pain et son beurre au même titre que la dizaine de petits romans populaires de 32 pages, vendus en fascicules pour un prix dérisoire, qu'il publie chaque semaine depuis quelque cinq ans, et les nombreux contes et nouvelles qu'il confie régulièrement à des journaux et à des



magazines. Parce qu'il est sans cesse à l'affût d'une source de revenus, il profitera du succès du film de Jean-Claude Bigras, *Aurore, l'enfant martyre*, pour y aller de sa version de ce drame familial en prenant « ses coudees franches avec la réalité » (toutes les citations sont tirées de la préface).

Le drame d'Aurore, d'Yves Thériault, est donc bel et bien un roman inspiré de la tragédie vécue en 1920 par la famille Gagnon, de Sainte-Philomène, « drame qui mène à la mort de la petite Aurore (10 ans), à la condamnation de son père à la prison et à la condamnation de sa belle-mère à l'échafaud, peine qui sera commuée en prison à vie à la suite de la naissance de jumeaux ». En changeant le

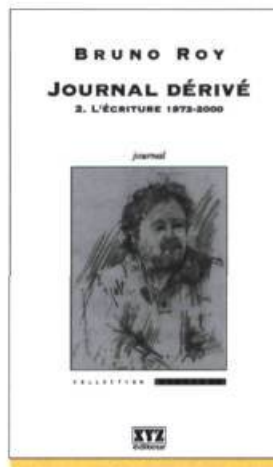
patronyme Gagnon en Gratton et en modifiant plusieurs autres détails de ce fait vécu, notamment certains prénoms ou toponymes, Thériault s'est résolument approprié l'histoire d'Aurore et l'a remodelée à sa façon très personnelle à l'intention des lecteurs avides de sensations fortes.

Qu'il signe d'un pseudonyme un roman populiste ou de son propre nom une œuvre littéraire, Yves Thériault « aura toujours su placer haut la barre malgré les contraintes et les obligations, il n'aura jamais hésité à donner, dans les circonstances, le meilleur de lui-même. C'est aussi de cela que témoigne *Aurore*, qui nous montre par ailleurs que, dans le Québec des années 1920 ou 1950, la famille ne se portait pas aussi bien que le laissait croire le discours officiel — et que nous sommes aussi les enfants de ce Québec-là ».

BRUNO ROY.

Journal dérivé II. L'écriture 1972-2000,

Montréal, XYZ éditeur, coll. « Documents », 2005, 216 p., 16 \$.



Dans le présent ouvrage, l'écriture déploie ses ombres et ses lumières dans une perspective naturellement synchronique. Quelle forêt de signes est mon écriture? Le lecteur ne s'y trompera pas, il sera saisi du seul acte qui a gouverné ma vie: devenir écrivain.

Fondée sur une même conviction, ma présence dans ces pages, en tant qu'écrivain ou en tant que professeur, ne doit pas étonner. J'ai souvent dit que j'étais un écrivain qui enseignait et non un enseignant qui écrivait. Un même désir peut-être: séduire. On découvrira dans ces pages un corps à corps avec l'écriture qui n'est que le prolongement d'une pratique journalière elle-même aux prises avec la

maîtrise d'une langue et d'un langage. C'est là que réside la littérature. En ce sens, sortir de l'intime, c'est sortir du témoignage circonstanciel, voire éphémère. Ici, l'écriture est appelée à rejoindre la culture afin, comme dit Joyce Carol Oates, que l'écrivain soit capable de parler à des gens qui ne savent rien de lui. On ne s'étonnera pas de me voir aussi défendre les conditions d'exercice du métier d'écrire, et même de défendre le territoire imaginaire de mon travail d'écriture. Cela a commencé un jour, cela, je le sais, ne finira jamais. Car chaque jour nouveau est un petit pas qui me permet d'écrire avec la seule langue que je connaisse: la miennue — et qui est mon rapport personnel au monde. (Bruno Roy)